



GEORGES-HÉBERT GERMAIN

René Angélli

Le Maître du jeu

Libre  Expression

GEORGES-HÉBERT GERMAIN

René Angélil

Le Maître du jeu

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

« Le jeu est un corps-à-corps avec le destin. »
Anatole France

Partie 1

Le Champion

Il y a deux René Angélil. L'un est une figure publique bien connue dans le vaste monde du show-business, un homme charmant et ouvert, doté d'un puissant charisme, un être démesurément généreux qui rit ou pleure à la moindre émotion, qui veille au bien-être et au bonheur de ceux qui l'entourent, un businessman à la fois rigoureux et bohème, un artiste et un humaniste. L'autre, son double, maîtrise à la perfection ses pensées et ses sentiments, il ne laisse jamais personne voir son jeu dont il cache jalousement les cartes, il tait ses projets et ses plans, il sait se rendre invisible et illisible quand il le faut et se présente alors comme un inconnu imprévisible et impitoyable, un homme-mystère, un *gambler*.

Ces deux personnages donnent forme à un redoutable négociateur, à un maître-organisateur qui parvient à imposer à tous ses volontés, un grand orchestrateur qui bâtit magistralement de vastes carrières et met sur pied de mémorables événements.

Un vrai gambler ne se laisse jamais vraiment prendre en défaut, jamais tout à fait connaître. Sauf, bien sûr, si l'on

figure parmi ses proches. Or René Angélil a beaucoup de très bons amis. Il ne joue jamais sérieusement au poker avec eux, mais ils sont là, ils l'entourent, dans le malheur ou dans la joie.

En cette soirée du 12 décembre 2007, plusieurs d'entre eux se trouvaient au Caesars Palace de Las Vegas, autour de la dernière table d'un tournoi de poker Texas Hold'em sans limite auquel Angélil participait. Ce tournoi avait commencé la veille avec quatre-vingts joueurs à 100 000 dollars l'inscription. Un jour et demi plus tard, Angélil tenait dans ses mains un jeu gagnant. Et il se trouvait à quelques minutes d'une éclatante victoire, la plus belle de toute sa carrière de joueur. Sans doute a-t-il senti monter en lui une joie difficilement répressible, mais il n'en a rien laissé paraître. Il a plutôt bluffé et fait croire qu'il n'avait en main qu'un tout petit jeu ; le rival est tombé dans le panneau, il a relancé et Angélil a tout raflé. Il a remporté, ce soir-là, la plus importante bourse jamais offerte par le vénérable casino.

Tout cet argent, qui eût très certainement transformé la vie du commun des mortels, n'allait strictement rien changer, matériellement, à celle de René Angélil. Il n'en avait nul besoin. Dès qu'il l'a touché, il en a d'ailleurs donné une bonne part à des proches et à des œuvres de charité. Cette victoire, cependant, survenait à un moment charnière de sa vie et prenait à ses yeux et à ceux de ses amis une valeur hautement symbolique.

Quelques jours plus tard, après la dernière représentation du spectacle *A New Day*... dont il avait été l'instigateur (la 723^e représentation, en fait, donnée à guichets fermés comme toutes les autres ; plus de trois millions d'entrées en quatre ans et demi), il allait quitter Las Vegas, qu'il aime tant et depuis si longtemps, pour n'y plus revenir avant plusieurs mois, peut-être même plus d'une année. Avec sa femme et son fils, secondé par une équipe de près de 150 personnes, il allait parcourir le vaste monde aux commandes d'un autre méga-spectacle, *Taking Chances* (plus

de 100 shows dans 95 villes de 24 pays des 5 continents) ; il n'aurait plus ni le temps ni les occasions de participer à des tournois de poker. Ce dernier tournoi lui offrait donc la possibilité de quitter Las Vegas en champion. Pour rien au monde il n'aurait laissé passer une telle chance. Pour Angélil, la vie n'est pleinement vécue que si l'on est, à ses propres yeux et aux yeux de ceux qu'on aime, un champion, un gagnant, un homme heureux.

Ce soir-là, quand son adversaire lui a concédé la victoire, il y eut des applaudissements, des photos, quelques pleurs de joie. René Angélil a tout de suite appelé son fils René-Charles qui, à sept ans, connaît les règles du poker et les joies de la victoire, pour lui dire qu'il était sacré grand champion. Il a embrassé les amis venus assister à sa victoire, a laissé 50 000 dollars de pourboire au personnel du casino et est sorti en courant du *poker room*, écartant les journalistes pour se rendre au Colosseum. Par la porte des artistes, il s'est dirigé vers la grande loge de sa femme, Céline Dion, qu'il a serrée dans ses bras. « C'est un champion qui t'embrasse, ma chérie. » Ils ont ri. « Je te raconterai. » Puis le régisseur est venu chercher la chanteuse qui devait monter sur scène.

René est retourné au *poker room* où on lui a remis un bracelet de diamants, l'équivalent dans le monde international du poker de la couronne des rois, de la ceinture des champions mondiaux de boxe, de la coupe qu'on remet à la meilleure équipe des ligues professionnelles de hockey, de football, de basket-ball. Il y eut encore des photos, quelques entrevues, puis il est revenu s'asseoir avec ses amis parmi la foule du Colosseum, radieux. Champion !

René Angélil avait gagné, ce soir-là, sur toute la ligne. Non seulement ce tournoi, mais aussi le pari qu'il avait fait six années auparavant quand il avait décidé envers et contre beaucoup de gens qu'il produirait ce spectacle, *A New Day...*, à Las Vegas. On lui avait alors dit qu'il briserait la carrière de Céline, qu'il la déconsidérerait, que

Las Vegas était un lieu pour des artistes en phase terminale qui venaient y récolter de peine et de misère quelques applaudissements, les derniers de leur carrière déclinante. Il savait pourtant, lui, que le contraire pouvait se produire, qu'on peut toujours modifier la donne, qu'on doit même le faire ou tenter de le faire. Il y avait du danger, bien sûr. Dans toute aventure existe un risque. Sa femme le savait, elle aussi. Ils ont quand même joué leur va-tout et ont réalisé ensemble l'un des plus grands succès de toute l'histoire du show-business américain, un spectacle-événement qui a changé Las Vegas...

On l'a dit dans les médias, écrit dans les journaux : René Angélil, par ses activités d'entrepreneur et de manager, a largement contribué à transformer Las Vegas. Céline et lui ont rajeuni cette ville, lui ont donné un second souffle. Pas seuls, bien sûr. Il y a eu aussi le Cirque du Soleil, quelques autres artistes et producteurs. Mais René a été l'un des grands acteurs de ce renouveau. Contrairement à ce que certains avaient prédit, son artiste est restée au sommet, mondialement célèbre et recherchée, faisant de partout courir les foules.

Dans quelques jours, ils quitteront Las Vegas et iront se reposer dans les Caraïbes. Peut-être visiteront-ils le chantier de la maison qu'ils font construire en Floride, dont elle s'occupe beaucoup plus que lui. Elle aime les chantiers de construction ; pas lui. Puis ils iront préparer la mise en scène du nouveau spectacle à Paris, prendront encore quelques jours de repos dans les Maldives, un lieu de rêve, et commenceront la tournée mondiale prévue, l'une des plus importantes jamais entreprises : Afrique du Sud, Moyen-Orient, Extrême-Orient, Océanie, Europe, Amérique... toujours dans de grands stades remplis à craquer. Cela s'est organisé presque tout seul, en ce sens que ce sont les promoteurs qui, dans chaque pays, ont fait la demande et ont investi le capital. René Angélil n'a plus qu'à livrer la marchandise, la plus précieuse qui soit dans le monde du show-business,

ce qui n'est tout de même pas une mince tâche. Il y a des mois qu'il y travaille conjointement avec les professionnels du son, de l'image, de la mise en marché, etc.

Le voilà donc assis, en ce soir du 12 décembre 2007, parmi la foule du Colosseum, 4 200 personnes hypnotisées, charmées, qui applaudissent sa femme, son artiste... Il savoure sa victoire, ses victoires. Son bracelet de diamants au poignet. La femme qu'il aime au sommet. Demain, les amis seront là, Marc, Rosaire, Paul, Francine, Aldo, Pierre, Rock, venus assister, comme plusieurs centaines de Québécois, mais aussi des Américains, des Brésiliens, des Chinois, des Allemands, des Français, à la dernière de *A New Day*...

Ce soir, René Angélil est un homme heureux. Et comme toujours quand on a atteint un sommet et remporté une belle victoire, on regarde tout autour de soi, devant et derrière, on jette un regard sur le monde et sur sa vie, la vie qui change, qui passe vite, trop vite. Et comme il faut bien avoir quelques regrets, René Angélil songe à ceux qui ne sont plus, à ses amis disparus. Il aurait tant aimé qu'ils soient là pour savourer avec lui ses triomphes, Ben, Tony, Lloyd, André. Il pense surtout à son père et à sa mère, qui auraient été si contents, si fiers de lui... Il pense aussi à ses débuts de producteur, de gambler.

Faire sauter la banque

« Mon garçon René est devenu fou ! »

C'était il y a bien longtemps, au temps du Flower Power et de la folle jeunesse du monde. Pendant que la moitié de l'humanité surfait sur la vague psychédélique en écoutant le *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles, le *Purple Haze* de Hendrix, le *Ball and Chain* de Janis Joplin et, au Québec et en France, le *Lindberg* de Robert Charlebois, René Angélil, lui aussi vedette de la chanson à cette époque, restait enfermé chez lui des heures durant. Il s'était acheté une roulette qu'il faisait tourner inlassablement. Plongé dans l'étrange poésie, dans l'insondable mystère des chiffres, il notait minutieusement les résultats obtenus sur des feuilles quadrillées.

Pendant des semaines, tous les jours, toutes les nuits plutôt, beau temps, mauvais temps, on entendait dans la maison le cliquetis de la roulette. Et puis un jour, René a dit à sa mère et à sa femme, Denyse Duquette, qu'il venait enfin de découvrir une faille dans le système des casinos et qu'il avait mis au point une martingale permettant de

gagner à la roulette à coup sûr. Il voulait aller prendre Las Vegas d'assaut afin d'y faire fortune. Rien de moins ! Il était prêt.

« Denyse, ton mari est plus fou que je pensais. »

Sa mère, sa femme, les plus sensés de ses amis avaient beau lui répéter que ça ne marcherait pas, que des milliers de gamblers, de jokers et de *hustlers* qui connaissaient bien Las Vegas et le monde des casinos avaient déjà essayé et qu'ils s'y étaient tous, sans exception, cassé les dents, il répétait que ce n'était pas une raison pour ne pas essayer à son tour, d'autant plus qu'il détenait, lui, *comment pouvez-vous en douter ?*, LA solution, LE système, LA martingale. C'était si simple ! si évident !

À la roulette, les probabilités que le rouge et le noir sortent un nombre égal de fois (si on joue pour la peine) sont de 100 %. Il faut donc parier sur les lois naturelles et parfaitement symétriques de l'alternance ; et parier un nombre égal de fois sur l'une et l'autre couleur en augmentant les mises chaque fois qu'on a gagné. À partir de ces règles archisimples, René avait échafaudé un système plutôt complexe qui exigeait la présence de deux joueurs à la table de jeu, l'un calculant les mises, l'autre les mettant en jeu. *C'est champion, comment pouvez-vous en douter ?* Il était comme ces alchimistes qui, au Moyen Âge, croyaient avoir trouvé la formule de la pierre philosophale permettant de transmuter n'importe quel vil métal en or le plus pur.

« Fais attention, ton frère René est vraiment devenu fou », avait répété Alice Angélic à son autre garçon, André, lorsqu'il était arrivé à la maison, ce samedi d'automne.

Plus jeune que René de trois ans, André était un garçon sérieux, marié, pas gambler pour deux sous, même s'il aimait bien jouer aux cartes en famille, plus pour le plaisir de la compagnie de ses parents, de sa grand-mère, de ses oncles Louis et Georges, de ses tantes Anita et Marie, que pour la fréquentation du hasard. Il travaillait au quotidien *Montréal-Matin* comme directeur des ventes dans la région

montréalaise. Tous les samedis, dans l'après-midi, il passait voir sa mère qui, depuis la mort de son mari survenue deux années plus tôt, habitait chez René, à Saint-Léonard, dans la banlieue est de Montréal. Les deux frères s'entendaient bien; ils étaient pourtant tout le contraire l'un de l'autre. René, l'aîné, était un oiseau de nuit fasciné par le monde interlope, le monde du jeu, du sport, du show-business. Alice Angénil trouvait ce monde à la fois inquiétant et fascinant, mais elle avait une absolue confiance en son fils aîné, et quand elle disait qu'il était devenu fou, c'était toujours avec un petit sourire amusé... Elle aimait le jeu, elle aussi; elle comprenait parfaitement la passion de son aîné.

Ce samedi-là, quand André était arrivé à la maison, René était déjà levé, même s'il s'était couché à cinq ou six heures du matin. Il avait chanté la veille avec les Baronets dans un cabaret des Basses-Laurentides, à une heure de Montréal. Puis il avait travaillé jusqu'à l'aube à figurer son projet, auquel il avait bien l'intention d'associer son frère.

André Angénil savait que René cherchait depuis des mois la formule magique qui lui permettrait de gagner à la roulette. Ce jour-là, visiblement, son frère croyait avoir enfin réussi. Encore une fois! Quelques années plus tôt, à Puerto Rico, où les Baronets avaient eu un engagement, René avait bien pensé avoir trouvé une formule infaillible. Il avait alors entraîné ses amis, les Baronets Pierre Labelle et Jean Beaulne, et même leur gérant Ben Kaye, dans une aventure qui avait tourné au désastre absolu... ce qui ne l'avait pas le moins affecté. Plus incroyable encore, ses amis qu'il avait momentanément ruinés ne semblaient pas lui en vouloir. René Angénil a toujours eu un pouvoir de persuasion hors du commun.

Cette fois encore, il a réussi à convaincre ses amis (qui l'avaient pourtant vu à plusieurs reprises perdre sa chemise et la leur) qu'ils pouvaient réellement battre les croupiers de Las Vegas et amasser une véritable fortune. Il fallait pour cela une audace à toute épreuve et sans doute une impressionnante naïveté, mais pas de doute, jamais de doute.

Cette fois sera la bonne, leur disait-il tout en exhibant ses feuilles quadrillées couvertes de chiffres. Encore une fois, ils l'ont cru. Trois d'entre eux, Pierre Labelle, de même que Gilles Carloni le batteur du groupe, que tous appelaient Carlo, et Jacques Crevier le guitariste, ont accepté d'investir, comme lui, mille dollars chacun dans cette entreprise qui, ils n'en doutaient plus, allait les rendre immensément riches.

Chacun avait son rêve, bien précis, qu'il allait enfin pouvoir réaliser. Avec l'argent que René rapporterait de Las Vegas, Crevier allait ouvrir une école de musique. Labelle et René auraient un studio d'enregistrement, le mieux équipé de la planète, où les plus grands du show-business mondial viendraient enregistrer leurs albums. Carlo, qui faisait déjà, selon René, la meilleure sauce à spaghetti hors d'Italie, avait dressé le menu détaillé de son restaurant italien.

Il a été décidé que deux d'entre eux partiraient éprouver la formule magique. René serait du voyage, évidemment. On laissa le hasard décider qui l'accompagnerait ; bon prince, celui-ci désigna Carlo. Du même âge que René à quelques mois près, Carlo était joueur, lui aussi. Cheveux noirs comme René, visage rond, corps mince et souple. Là s'arrêtait la ressemblance. Carlo n'avait en rien la prestance ni l'assurance de René ; il était timide, hésitant, prudent. Au fond, les gars se félicitaient que le sort soit tombé sur Carlo, parce qu'il pourrait contrebalancer ce qu'ils appelaient tous, y compris le principal intéressé, la « folie » de René.

Cependant, ni René ni Carlo ne tenaient à rester à Las Vegas, parce qu'ils avaient leur rêve à réaliser et qu'ils voulaient le faire auprès de leurs amis. Plus tard, peut-être, René ouvrirait avec Pierre d'autres studios d'enregistrement à Los Angeles, à Londres ou à New York ; plus tard, peut-être, Carlo aurait d'autres restaurants, à Rome, à Naples ou à Venise, mais pour le moment, ils restaient raisonnables. Ils feraient leurs affaires à Montréal. À quoi bon être riches si on ne peut épater ses parents et ses amis ?

Il leur fallait donc des « fonctionnaires » qui resteraient à Las Vegas où ils gagneraient, grâce à la formule magique, de l'argent, beaucoup d'argent. René avait pensé à son frère André, homme si raisonnable, intègre, doué avec les chiffres. Pour le seconder, il y aurait Jean-Marc, le frère de Pierre Labelle.

René s'était donc couché aux petites heures du matin, ce samedi d'octobre, en se disant qu'il allait faire à son frère une proposition qu'il ne pourrait, croyait-il, refuser, mais Alice Angélil avait déjà prévenu son fils André.

« Fais attention à toi, André, ton frère René est redevenu fou. »

René était fou, en effet, fou et casse-cou, persuadé qu'il faut toujours tenter sa chance et au besoin la provoquer. En déjeunant, il avait expliqué à son frère ce qu'il attendait de lui. Il avait trouvé un système absolument infaillible pour gagner de l'argent mais, pour pouvoir en profiter, on devait rester sur place pendant des jours, des semaines peut-être. Si André acceptait de s'installer à Las Vegas pour appliquer sa martingale, il lui allongerait dans quelques semaines 100 000 dollars, rien de moins.

Or, contrairement à son frère aîné, André Angélil n'était pas fou. Il ne voulut rien savoir, pas même se faire expliquer le fonctionnement de la fameuse martingale. Il déclina fermement l'offre que René lui faisait si généreusement. C'était un dur coup pour ce dernier, qui se targuait de savoir convaincre les autres.

Avec Marc Verreault, son meilleur ami, qui était à l'époque agent d'une foule de petits groupes yé-yé et d'artistes de variétés, il fréquentait les salles de billard et de quilles du centre-ville et de l'est de Montréal où, feignant la maladie, il prenait des paris avec d'autres joueurs qu'il finissait presque inmanquablement par battre quand les enjeux devenaient assez importants. Certains parfois se fâchaient, mais il parvenait toujours, par la parole, à les calmer, à les faire rire et même à les convaincre de jouer un quitte ou

double. Alors, il les plantait de nouveau. Quand il les avait bien lavés, s'il jugeait que l'un d'entre eux faisait réellement pitié ou présentait un danger quelconque, il partageait ses gains avec lui et s'en faisait ainsi un allié, parfois un ami.

Convaincre ou gagner a toujours été pour René Angélil un jeu et un plaisir. En toute chose et en tout temps, il cherchait à amener les autres à penser et à faire comme lui. Il avait réussi à inculquer à ses amis, même à Labelle, pas joueur et plutôt près de ses sous, le goût du risque et du jeu. Il était persuadé que le monde entier ne pouvait faire autrement que d'aimer et d'admirer ce que lui-même aimait et admirait.

Or les Angélil et les Sara, la famille de sa mère, ne vivaient pas tout à fait comme les gens du voisinage. Ils étaient polyglottes, ce qui était plutôt rare dans ces petites communautés canadiennes-françaises tricotées serré où ils vivaient. Joseph et Alice Angélil se parlaient en arabe, langue que René et André comprenaient bien quand ils étaient enfants ; ils parlaient français avec les voisins ; et anglais parfois quand ils sortaient rencontrer des gens de la communauté arabe. Il y avait dans le salon des bibelots, des meubles, des livres qu'on ne trouvait nulle part ailleurs ; mais surtout, il y avait la cuisine syrienne pour laquelle René éprouvait, depuis tout jeune, une véritable passion.

Oncles et tantes, Tété Nour, la grand-mère qui régnait sur la smala comme un soleil (qui se dit *nour* en arabe), tous aimaient beaucoup manger... C'est ainsi que René amenait régulièrement des amis à la maison pour qu'ils goûtent les mets si délicieusement parfumés que préparaient sa mère et ses tantes. Il n'a jamais cherché, comme le font souvent les enfants d'immigrants, à cacher ce qui le différenciait, à ressembler aux autres, mais, bien au contraire, il s'ingéniait à ce que les autres adoptent les habitudes et les goûts qui étaient les siens, persuadé que tout le monde aimait les mets libanais et syriens, le jeu, le risque, les cartes... comme tout le monde aimait Elvis Presley, les Beatles, la tarte aux pommes, les grands-mères et le soleil.

Et voilà que son propre frère lui résistait, lui signifiant clairement qu'il ne croyait pas à son affaire, qu'il n'avait aucune confiance en son système. Cruelle défaite au départ d'une grande aventure !

Contrairement à André Angélil, les trois comparses investisseurs ne décrochèrent pas. Ils avaient déjà trop rêvé, déjà parfaitement figolé leurs projets. Tant pis pour André qui comprendrait bien un jour, mais trop tard, l'erreur qu'il venait de commettre. Le frère de Labelle ayant décliné lui aussi l'invitation, René partirait donc seul avec Carlo.

Il avait calculé qu'avec son système, ils gagneraient en moyenne 700 dollars par demi-heure, soit environ 10 000 dollars pour une journée de travail. Quand, dans quelques semaines, las de toujours gagner et de toujours s'amuser, ils rentreraient à Montréal, ils seraient pleins aux as... Une fois qu'ils auraient tout flambé, ils n'auraient plus qu'à repartir pour Las Vegas y refaire fortune en vivant comme de bienheureux pachas.

Ils ont réservé au Caesars Palace. Une fois sur place, ils ont laissé leurs bagages à la réception et se sont rendus tout de suite aux tables de jeu, sans même monter à leur chambre. Afin de déterminer sur quelle couleur ils allaient miser en premier, ils ont joué 5 dollars sur le rouge et 5 dollars sur le noir. Le croupier les a regardés d'un air suspicieux. L'absolue certitude était qu'ils allaient gagner 5 dollars d'un bord et en perdre 5 de l'autre. Le croupier a hésité ; ils ont insisté. Le rouge est sorti. Ils ont misé 5 dollars sur le noir. Et ils ont gagné. Ils ont ensuite misé 10 dollars sur le rouge, qui est sorti... Une demi-heure plus tard, ils avaient empoché, comme prévu, quelque 700 dollars. La preuve était faite que le système mis au point par René fonctionnait. Carlo était éperdu d'admiration. Ils sont montés dans leur chambre pour appeler les amis de Montréal.

C'est Carlo qui a parlé, pour leur dire que le système fonctionnait à merveille, que leur ami René était un pur génie et qu'il les rappellerait en fin d'après-midi, dans

quatre heures environ, pour leur donner le montant de leurs gains... que René évaluait à quelque 5 000 dollars. À Montréal, les gars se sont remis à rêver.

Après un léger repas, Angélil et Carlo sont descendus dans le casino, totalement euphoriques. Puisque le système fonctionnait, ils n'avaient pas besoin de se presser. Ils ont pris la décision de ne jouer que trois ou quatre heures dans l'après-midi. Et ils se sont acheté des billets pour trois shows, la chanteuse Dionne Warwick, le stand-up comic Don Rickles et le groupe The Fifth Dimension qui faisait alors un malheur avec la chanson *Aquarius*. Puis ils sont allés s'asseoir à la même table de jeu, ont redemandé au croupier de faire tourner sa roulette après avoir misé 5 dollars sur le rouge et 5 dollars sur le noir.

Beaucoup de gens trouvent les grands casinos comme le Caesars Palace impressionnants et intimidants. Plusieurs hésitent même à s'asseoir aux tables ou le font avec une attitude de perdants, si peu sûrs d'eux, craignant si fort de déranger qu'ils ne peuvent pratiquement pas gagner. Angélil n'avait pas souvent mis les pieds dans un tel lieu. Il avait connu les casinos de Puerto Rico quelques années plus tôt et n'avait fait qu'un court séjour à Las Vegas mais, contrairement à Carlo que la timidité tétanisait, il était d'une assurance à toute épreuve, insensible aux regards méprisants dont les couvrait le croupier qui devait les prendre pour des fous. Il était entendu que René ferait les calculs et que Carlo placerait les mises. Ce dernier s'est donc placé devant le croupier; Angélil se tenait à ses côtés, papier et crayon en main.

Trois heures plus tard, ils avaient tout perdu, sauf les 1 000 dollars alloués pour leurs dépenses que Carlo avait eu la sagesse de laisser dans leur chambre. En fait, dès le premier tour, ils s'étaient rendu compte avec stupéfaction que si le système était quasi parfait, son application n'était pas si simple.

Le croupier, vraisemblablement, les avait vus venir. Selon Carlo, il avait tout fait pour les mettre sur les nerfs. Il avait

un petit sourire moqueur aux lèvres quand il faisait tourner sa roulette. De plus en plus vite. Angélil calculait. Les mises augmentaient à un rythme effarant. Trop vite au goût de Carlo qui a hésité à quelques reprises. Les jeux étaient faits, la roulette tournait sans qu'il ait eu le temps de miser. De sorte que l'ordre d'alternance des couleurs sur lequel était fondé le système d'Angélil se trouvait rompu. Et puis, tout a déraillé et cafouillé.

En fait, on ne saura jamais ce qui s'est vraiment passé. Angélil a accusé (et accuse toujours) Carlo de ne pas avoir osé placer les mises ou d'avoir trop hésité à le faire, de sorte qu'il ne pouvait plus appliquer son système. Carlo a considéré (et considère encore) que le système mis au point par René avait des failles. Le 0 et le 00, favorables à la banque, tombaient plus souvent que prévu. Et la limite de 500 dollars dont, selon Carlo, René n'avait pas tenu compte venait détruire l'ordre qu'exigeait son système.

René croit encore aujourd'hui que l'erreur, après l'hésitation fatale de Carlo, a été de ne pas retourner à la case départ, assumer les pertes et repartir de zéro. Il a plutôt tenté de se refaire, de se rattraper en proposant de grosses mises qui les ont rapidement ruinés.

Ils sont remontés dans leur chambre, furieux l'un contre l'autre, s'accusant mutuellement d'avoir commis l'irréparable erreur. Tous les quarts d'heure, le téléphone sonnait. C'étaient très certainement les gars de Montréal qui appelaient pour savoir à combien se chiffrait leur fortune. Ni Carlo ni René ne voulaient répondre.

« C'est ton système qui est défectueux, c'est toi qui leur dis.

– T'as eu peur. On est sortis du système à cause de toi. Réponds. »

Il leur restait cependant de quoi tenir jusqu'à ce qu'ils puissent prendre l'avion, six jours plus tard, à condition de ne pas faire de folie. Ils avaient en outre des billets de spectacle qu'Angélil aurait bien aimé revendre. Mais Carlo

s'y est farouchement opposé. Ils ont donc vu Don Rickles, The Fifth Dimension et Dionne Warwick. Pendant le show de cette dernière, René s'est absenté sous prétexte d'aller aux toilettes. Il est revenu la mine basse, au bout d'une bonne demi-heure. Il a fini par avouer à Carlo qu'il avait flambé les 500 dollars qui leur restaient en tentant de se refaire à une table de black-jack. La carte chanceuse n'était pas sortie.

Le lendemain, Angélil a téléphoné à sa mère qui lui a fait parvenir 1 000 dollars, suffisamment pour payer leurs chambres d'hôtel et quelques repas, de quoi tenir jusqu'à l'avion du retour.

À Montréal, ils ont retrouvé leurs amis déconfits, déçus, mais René n'était pas du tout découragé. Selon lui, ils avaient perdu parce qu'ils n'avaient pas suivi le système. Comme l'alchimiste ou le chercheur qui n'a pas encore obtenu le résultat escompté, mais qui reste tendu vers son but qu'il croit dur comme fer pouvoir atteindre, il était toujours aussi passionné et stimulé, persuadé qu'il suffisait de mieux maîtriser le système pour, un beau jour, inévitablement, faire sauter la banque.

« Ton mari est revenu. Il est toujours aussi fou », disait Alice à Denyse.

Alice Angélil n'était pas pour autant en colère contre son fils aîné, ni même inquiète pour son avenir. Elle avait toujours eu pour lui énormément de tendresse et de compréhension. Ce qu'elle appelait, comme tout le monde, sa folie lui apparaissait comme une sorte de talent. Et, surtout, elle voyait bien qu'il n'était pas malheureux et qu'il savait toujours, d'une manière ou d'une autre, se sortir du pétrin où il s'était mis. Enfin, il faut toujours se dire qu'une grosse gaffe est plus intéressante qu'une petite réussite. Qui ne risque rien n'a rien et René, s'il n'avait pas la sagesse de son frère André, voyait grand et loin. Il risquait beaucoup, le tout pour le tout, chaque fois qu'il en avait l'occasion.

À sa mère, il avait d'ailleurs raconté dans le menu détail et en riant sa mésaventure à Las Vegas, émerveillé et stimulé par ce qu'il avait vu ; il lui avait dit comment, pourquoi et combien ils avaient perdu, Carlo et lui. Il lui décrivait, ébloui, le Caesars Palace, les casinos, le Strip, les shows auxquels ils avaient assisté... Il lui répétait comment et pourquoi il allait gagner un jour, fatalement. C'est une loi. On ne peut pas toujours perdre ; on finit toujours par gagner.

Son père n'aurait pas fait preuve d'autant d'optimisme. Joseph Angélil aurait préféré que son garçon soit avocat ou comptable, plutôt que chanteur populaire ou, pis, gambler ; il aurait voulu qu'il gagne honorablement sa vie, en travaillant dans un grand bureau pour une multinationale. S'il avait encore été de ce monde, quand René était rentré de Las Vegas en cet automne de 1969, son père lui aurait sans doute manifesté sa déception, non pas en l'engueulant, mais en affichant une parfaite et froide indifférence pour ce qu'il avait fait. Alice, au contraire, admirait ce que son fils tentait. Elle croyait en lui, en son étoile, en sa folie, et cette confiance a sans doute conforté René Angélil dans toutes ses entreprises de gambler, de joueur, d'entrepreneur à risques...

Quarante années plus tard, il venait de participer à l'événement le plus prestigieux de la capitale du jeu, en compagnie de joueurs extrêmement talentueux venus du monde entier, donnant raison à sa mère, tort à son père. Il était devenu un personnage dans cette ville qu'il aimait tant, un personnage au Québec aussi, respecté, richissime, ayant du succès dans sa carrière, sa famille et sa vie. Mais sa mère Alice n'était plus là, ni son père Joseph. Quand il réalisait de vrais bons coups, comme ce jour-là, il pensait toujours à eux. Il aurait aimé que son père le voie, qu'il sache que même un gambler peut réussir dans la vie.

Le tournoi que René venait de remporter était d'ailleurs à l'image de sa vie, avec des revirements, des moments

difficiles. Dans un tournoi, il y a très souvent, pour ne pas dire toujours, un moment charnière durant lequel le joueur se sent perdu, seul. Il a alors le sentiment de ne plus pouvoir suffire à la tâche, de ne plus comprendre le jeu, il a la certitude d'avoir été percé à jour et d'être en train de perdre. La panique s'invite alors dans son esprit et il doit l'éloigner à tout prix. Comme il doit congédier toute idée de capitulation résignée qui s'offre à lui.

C'est dans ces moments cruciaux que le pro se distingue de l'amateur, le champion du perdant. Face à cet abîme, peu de joueurs ont assez de force pour retourner le match en leur faveur et transformer une défaite assurée en victoire et ainsi effectuer un vrai come-back. Or René Angélil a toujours été l'homme des come-back. Il a connu des échecs, il a fait des erreurs, il a eu de la malchance, il a été frappé par de graves maladies ; il s'en est toujours sorti.